

ÉDITORIAL

PRENDS TON ÂME ET MARCHE

P.-L. Ellenberger

Si du poète reconnu «... notre cher voyage vers rien, mais vers ailleurs et pour toujours (...) sur cette mer où jamais l'on ne crierait : Terre!» (G. Apollinaire) au chanteur populaire «y' a qu'les routes qui sont belles, et peu importe où elles nous mènent (...) on s'arrêtera jamais dans les ports» (J.-J. Goldman), le *partir*, le *pur* partir a suscité tant d'œuvres, généré tant d'*épopées*, écrites ou parcourues, c'est que cela doit toucher au socle le plus intime, le plus profond de l'âme, à l'un des plus essentiels et des plus mystérieux archétypes de la Psyché.

En préambule, tel quel, sans interprétations ou associations, voici le rêve d'un analysant qui bien sûr recèle d'autres implications que celles d'être, ici, nous semble-t-il, une superbe illustration d'une âme moderne qui chemine. Notons seulement que, après quelques mois d'analyse, il a commencé de s'entraîner à la course à pieds.

«Je cours, comme à la quête d'une clé ou d'un trésor, dans un paysage à l'horizon illimité qui fait penser à un tableau de Dali. Des objets sont posés ça et là. Le ciel est noir d'encre zébré d'éclairs. Ce doit être en Amérique du nord car je rencontre soudain un indien comme un Apache. Il dresse un cheval, tenu par une corde, qui décrit des cercles autour de lui. Il me dit «l'intérieur c'est l'extérieur; l'extérieur c'est l'intérieur». Je rentre dans le cercle délimité par la circumambulation du cheval. L'indien me dit que si je ressors du cercle j'entrerai dans un autre monde. Le cercle est donc comme un sas. Je ressors du cercle, toujours en courant, et retrouve un paysage analogue, sans fin, avec le même ciel noir. Je crois dès lors que mon père m'accompagne. Une cathédrale est là posée, isolée.

Ses murs sont comme une membrane qui réagit en sympathie avec ma voix. J'en fais le tour toujours en courant puis pénètre à l'intérieur, conscient qu'il s'agit d'une étape dans ma course. L'intérieur est vide et il n'y a personne. Je me glisse dans un passage étroit pensant trouver la clé ou le trésor; il s'agit en fait d'un cul-de-sac au fond duquel un système vidéo projette l'histoire de l'édifice sur un écran. En ressortant je vois une forme blanche prendre la fuite: la Mère supérieure. Je n'arrive pas à la rattraper. Dehors ou peut-être encore à l'intérieur de l'église, je rencontre une femme très sexy, vêtue de bas noirs et d'un body noir. Je ressens que, comme Ulysse, il s'agit d'une nouvelle étape de ma quête mais qu'il ne faut surtout pas s'y arrêter définitivement, quelle que soit mon envie et quelle que soit

la séduction exercée par cette créature pour y parvenir. Je fais l'amour avec elle de façon bestiale en gardant les yeux grands ouverts. Après je quitte cette femme et reprend ma course. Vers quoi? Vers où? Finalement je retrouve l'indien et son cheval. J'entre dans le cercle et en ressors pour me retrouver dans le premier monde concret.»

Et celui d'une patiente à un moment de sa vie où s'imposent pour elle des choix cruciaux :

«Je suis dans un train comme seule passagère, avec des «décideurs», un conducteur, un contrôleur, un responsable du train. A un moment il faut choisir entre deux itinéraires; l'un, habituel, connu, passe sous la cathédrale de ma ville que je distingue dans le brouillard; l'autre, plus risqué, mais les conditions atmosphériques le permettent, est une voie unique, celle que choisissent les décideurs. Je ne sais ni où nous sommes, ni où je vais mais je ne me sens pas perdue. Nous traversons un tunnel. Je suis angoissée. Si un obstacle se trouvait sur les rails ou si un train arrivait en sens inverse? Je prie comme je le faisais, enfant, avec ma mère et mes frères, lorsqu'un orage éclatait pour que la foudre épargne notre ferme. Tout se passe bien. Au bout du tunnel un autre homme est là, un guide peut-être. Puis j'entame une ascension périlleuse qui m'amène sur un plateau verdoyant où je retrouve des hommes, des moines en robe safran.»

Vagabonds éternels, peuples ou individus du monde faits et défaits par le voyage; mystiques de l'âme sur le chemin de l'éternité, reclus dans la cellule d'un monastère: une même quête. Une même caractéristique aussi: ils ignorent les routes déjà aplanies, déjà tracées aux carrefours bien signalés, aux itinéraires préétablis, les routes à *suivre*. Ils choisissent des chemins qui se tracent au fur et à mesure, inventent des croisées où s'exerce la liberté du choix. Ces croisées sont souvent des lieux de *rencontres*, rencontres sans préalables ni lendemain, des premières fois qui sont autant de synchronicités. Cependant, après, la trajectoire de chacun s'en trouve modifiée, l'orbe de l'âme redéfinie. C'est une expérience fréquemment rapportée par ceux qui ont accompli un pèlerinage, fréquemment vécue par ceux qui à un moment clé de leur individuation font une rencontre décisive. Rappelons que la figure mythique centrale de la psychanalyse, Œdipe, est un personnage de la croisée des chemins.

Tout au long de son œuvre Jung a insisté sur la bipolarité de l'archétype: un pôle instinctif, un pôle spirituel, mais qui ne font qu'un au niveau psychoïde de la Psyché, l'individuation étant comprise comme une tendance instinctive à la spiritualisation, à la symbolisation, au passage d'un pôle à l'autre de l'archétype. Jung utilise aussi souvent la métaphore de la course du soleil pour décrire le proces-

sus d'individuation: un premier temps dévolu plutôt aux tâches instinctives; un temps plutôt dévolu aux tâches de l'esprit. Cependant les deux pôles sont toujours présents comme dans l'illustration connue du Tao et dans un subtil rapport d'équilibre.

Au terme de ce numéro, notre intuition de départ se trouve confirmée: individuation et pèlerinage nous semblent deux aspects d'une même réalité, celle de la différenciation de l'âme qui emprunte soit des voies intérieures, soit des chemins plutôt extérieurs. Intuition encore que si le processus d'individuation est un archétype singulier de la Psyché collective, le pluriel de Pèlerinages souligne la diversité extrême des formes que prend ce processus chez chacun.

C'est dans cette conviction qu'aller *loin* ou plus *profond* n'est pas une affaire kilométrique que nous avons conçu ce numéro de *La Vouivre*: croisée de différents regards, de pensées diverses avec l'espoir que le lecteur pourra y trouver des repères susceptibles de réorienter, si nécessaire, son propre cheminement.

François Badoud

P.-S. *La Vouivre* possède désormais un site internet que vous pouvez visiter à l'adresse www.la-vouivre.ch. Nous remercions les personnes suivantes qui ont contribué financièrement à sa réalisation: M. Badoud-Diaz, J. Beaumont, L. Dupont, L. Grand, Y. Kocher, B. de Marcellus, C. Rübner, A. de Sybourg, D. Voegtli.

La construction du site, en partie sur des idées de F. Badoud, et sa mise en ligne, sont dues à Madame Nathalie Duplain Michel, Neuchâtel, henaro@vtx.ch.